

Dans un article sur la Philosophie de la Mi-Carême, le rédacteur des *Annales*, se pose cette question : " Quel est le sentiment qui peut entraîner une foule d'honnêtes gens à se déguiser le jour de la Mi-Carême ? " Et il trouve cette réponse : Nous gardons tous dans un coin de la mémoire quelque impression carnavalesque, le souvenir exquis d'un déguisement, mêlé au parfum des crêpes et aux bousculades d'un bal enfantin. Et, plus tard, quand la maturité est venue, nous nous laissons encore entraîner, de temps à autre, dans les mascarades, nous ne haïssons pas les sauteries costumées, et nous nous mettons sans trop de répugnance entre les mains du coiffeur chargé de nous " faire une tête ". On peut affirmer que, du haut en bas de l'échelle sociale, l'homme est attiré vers les folies par un instinct puissant et obscur.

C'est d'abord la satisfaction un peu vaniteuse d'attirer sur soi l'attention. Tel ouvrier, tel petit bourgeois qui circule en tous lieux inaperçu, provoque la curiosité dès qu'il s'est affublé d'un oripeau. On se retourne, on le guigne, on l'interpelle, il a pour une heure l'illusion d'être quelqu'un. Et puis, comme il peut choisir son déguisement, il entre dans la peau d'un personnage qui lui est cher. Il suit librement ses sympathies. Il suit l'influence de ses lectures. A-t-il beaucoup pratiqué Dumas ? Il endosse un bel uniforme de mousquetaire, et, selon qu'il est gras ou maigre, jovial ou timide, il s' imagine de bonne foi incarner le type de Porthos ou d'Aramis. D'autres, plus ambitieux, jettent leur dévolu sur des figures historiques. Ils

n'hésitent pas à se raser les joues pour devenir Louis XIII, Richelieu, Mazarin, Corneille ou Napoléon ; ou bien, s'en tenant aux types classiques, ils se contentent d'être Pierrot, Arlequin ou Colombine. De toute manière, leur imagination est satisfaite. Elle les a entraînés hors des banalités de l'existence courante ; ils ont vécu, pendant une nuit, dans le rêve, ou—si le terme vous paraît trop fort—dans la fantaisie. Ils sont, en un mot, sortis d'eux-mêmes.

Et je crois bien qu'en dernier ressort ce mobile suffit à expliquer la secrète jouissance que nous ressentons à quitter nos formes naturelles et à revêtir des formes d'emprunt. Cesser d'être ce qu'on est et devenir autre chose ; travailler de ses mains toute la journée et, le soir, ceindre la rapière et coiffer le feutre d'un gentilhomme ; de grisette se hausser au rang de marquise ; d'ouvrier se transformer en ambassadeur... quelle ivresse ! Nous n'avons pas perdu, en nos pays latins, malgré les progrès de l'esprit démocratique, le respect du décor extérieur et des distinctions honorifiques ; nous aimons le panache et le galon. La plupart des contes de fées mettent en scène un pauvre villageois qui, d'un coup de baguette, grâce à une protection miraculeuse, arrive au plus haut degré de la fortune. C'est l'histoire de Cendrillon. Et c'est aussi l'histoire d'Aladin aidé de sa lampe merveilleuse. Après le carnaval, la mi-carême réalise une semblable fiction, il étourdit, il grise les objets d'une lumière d'apothéose ; il procure la douceur d'oublier, la plus précieuse pour les trois quarts de l'humanité !

